

Egarements philosophiques

A tous les égarés...

par Arthur MIRA-MILOS

« Les philosophes seront simplement les chiens de garde du vocabulaire et les historiens de ce Moyen-Age où les mots avaient plusieurs sens. En attendant ils apprennent à mettre de côté les pensées dangereuses pour le jour ou leurs poisons seront évaporés : la raison a le temps, elle les retrouvera à son heure qui ne coïncide pas avec l'heure des hommes. »

Paul NIZAN (« Aden-Arabie »)

Nous autres, les philosophes, n'avons guère d'honnêtes sentiments pour les hommes que la science charme et prive de toute émotivité. Je parle ici des scientifiques, et non des scientifiques qui se montrent toujours des êtres d'une qualité extrême. Les scientifiques sont en quelque sorte des scientifiques ratés, toujours en retard de quelques dizaines d'années sur leur temps, ingurgiteurs de vérités, compilateurs de formules dont, bien sûr, ils ne comprennent que rarement le sens, où, ce qui serait étonnant et talentueux de leur part, s'ils les comprennent, s'en servent dans leurs cervelles comme on se sert de couches pour que bébé n'inonde pas la maison, de ce que ces mêmes scientifiques appelleraient ses excréments, et moi, la pisse et la crotte ; un point c'est tout.

« La science commence par l'étonnement »

ARISTOTE

Autrefois, les hommes que la connaissance rigoureuse réjouissait, comme la géométrie par exemple, étaient tous de fins penseurs qui sont restés à la base de lancement de l'histoire de la philosophie. THALES, ANAXIMENE, ANAXIMANDRE, et quelques autres que j'oublie parce que je n'ai pas sous les yeux le manuel du parfait petit philosophe que mon professeur m'avait conseillé d'acheter et qui sait faire des « sages » à la manière des scientifiques : de bonnes coccinelles voltigeant entre leurs vérités caduques, avaient le don de séduire. Ces « hommes de la mathématique », comme tous les penseurs grecs présocratiques, jugeaient des phénomènes de la nature qu'ils ne comprenaient guère. Cette ignorance pourtant, n'était pas à l'origine des croyances religieuses comme on l'admet couramment. Cette idée décadente, répandue par nombre

d'athées-sociologues, est fautive. La preuve : le premier philosophe grec consacré tel par la tradition, THALES, à qui l'on attribua un peu tardivement la démonstration du théorème qui porte son nom, était un « matérialiste » pur. Il fallut attendre d'autres Milésiens (1), comme PYTHAGORE ou EMPEDOCLE, pour que les religions soient institutionnalisées, et les miracles décrétés d'utilité publique...

En ce temps, donc, la métaphysique ne régnait pas encore, car SOCRATE n'était pas venu, et PLATON n'en avait pas fait le bel artiste que nous connaissons ; nos scientifiques étaient des êtres sages (au sens étymologique ; sage : celui qui sait), c'est-à-dire qu'ils s'offraient à la connaissance du monde et de ses manifestations « objectives », de ses phénomènes et des rapports qui pouvaient exister entre eux et les vivants. Il est intéressant de voir combien le XX^e siècle est en régression par rapport à celui de THALES, bien que nos connaissances « empiriques » paraissent plus développées : il n'existait pas alors d'institutions religieuses dogmatiques, ni de superstitions, encore moins de miracles. La Vierge de Fatima n'avait pas encore fait recette...

Mais revenons à nos scientifiques qui mènent le monde, et qui passent aisément des livres à la technocratie. Nous pouvions espérer que ces braves gens poseraient définitivement les évidentes et nécessaires vérités face aux lugubrités de la contingence. Nous pouvions croire que ces « savants » démystifieraient le sentiment sacré de la vie et des passions, et bouleverseraient nos valeurs. Nous pensions qu'ils fermeraient le bec, une fois pour toutes, à la traînée de poussière que SOCRATE laisse encore derrière lui avec la métaphysique occidentale. Il n'en a rien été. Nos valeurs sont celles mille fois causes d'insomnies et de souffrances, et quand le temps se fait un peu plus gris, celles de PLATON, cet esthète plus que philosophe, épris d'un fanatisme religieux grossièrement répugnant, et dont le rêve est celui de la dictature théocratique où les sciences, les arts et les lettres seraient asservis, rêve qui peut aussi bien s'adapter à la société napoléonienne du XIX^e siècle, qu'à la toute-puissance nazie, ou encore à l'oppression du réalisme socialiste. Car PLATON est bien plus un religieux intolérant qu'un philosophe ; bien plus un homme de la politique qu'un homme de la société. Sa philosophie n'est que l'articulation de son sectarisme belliqueux, ses raisonnements apparemment strictes que les reflets d'une âme trop éprise de domination et de pouvoir absolu. Le grand souhait de PLATON a été de balayer de la vie publique toutes les poulettes de l'art et de la pensée, responsables selon lui, de la mauvaise marche politique de la cité.

« Platon était un idéaliste de droite, convaincu que seule l'autorité peut faire régner la justice, une justice qu'il ne conçoit pas comme une égalité entre les hommes, mais comme l'extension à la société d'une loi cosmique, au contraire, profondément iné-

(1) Nom donné aux philosophes ioniens qui enseignaient à Milet (ville d'Asie mineure) au VI^e siècle avant J.-C., et qui s'efforcèrent de donner du monde une image cohérente et scientifique en tentant d'unifier toute chose en un élément.

galitaire. Ses sentiments antidémocratiques ne font pas de doute et, dans la « Lettre VII », il considère l'installation des Trente Tyrans à la place de la démocratie comme une authentique et salutaire révolution. Par ailleurs, à travers toute son œuvre, Platon fait l'éloge tantôt de la théocratie égyptienne, tantôt de Sparte et de son régime de boy-scouts sanglants. Il se range parmi les « laconisants », parti semblable à celui qui, dans les démocraties européennes, entre 1930 et 1940, admiraient le fascisme italien ou Salazar. Il vante le « laconisme », c'est-à-dire l'imbécillité silencieuse ou le borborygme prétentieux. » (2)

Heureusement que HEGEL a monté son cheval de bataille matérialiste (avant de cheminer sur la jument idéaliste, soit) pour partir en campagne contre ce sentiment métaphysique néo-socratique. Hélas pour HEGEL et surtout pour nous, hélas aussi pour tous les matérialistes, la métaphysique n'était pas des moulins à vent, et le philosophe, Don Quichotte de la Manche. La métaphysique qui se rattache à l'idéalisme, mais qui ne peut lui être confondue (3) demeurait aussi imposante que ses cathédrales qui en sont le reflet dans le monde des choses : hautes, sombres, froides, ténébreuses, mais fières et presque indestructibles sans une bonne charge de dynamite (matérialiste).

Le bien et le mal régnaient en maîtres, la morale était la dame doyenne du banquet mondial, et nos scientifiques faisaient piètres figures, baissant lâchement la tête devant cette femelle patronesse, grasse et répu gnante. Les vrais scientifiques avaient la parole coupée par les agitations de nos pseudo-savants qui ne savaient où donner de la tête, de la cuisse et du muscle pour s'attirer les sympathies de la matrone morale, qui sentait de plus en plus mauvais. Heureusement, **il restait les philosophes !**

« Pour entrer dans la philosophie, il faut commencer par en sortir »
ALAIN

(2) Cet extrait est tiré de l'excellent livre de Jean-François REVEL, « **Histoire de la philosophie occidentale** » dont il m'est arrivé de parler à plusieurs reprises dans cette même revue, et qui est un ouvrage essentiel pour comprendre l'histoire de « la » philosophie des premiers « philosophes » à ceux du Moyen-Age. Cet ouvrage est édité chez Stock et ne nécessite nullement des études très poussées en philosophie pour être lu, sans toutefois tomber dans le bain didactique de nos maîtres qui ont trop souvent tendance à nous prendre pour des imbéciles...

(3) J'entends par là que l'idée de la dualité de l'Être, corps et âme, est l'instrument de l'idée de Dieu et de l'immortalité de ladite âme. L'idéaliste dit : tout n'est pas substance matérielle. Par exemple PLATON (pour revenir à lui...) pense que le monde des idées (au sens de « modèle premier ») existe en lui-même, en dehors du monde des **phénomènes**, que l'idée existe en tant qu'objet. Au monde des **phénomènes** s'oppose le monde des **noumènes** qui est celui des vérités éternelles et universelles : c'est pour PLATON le monde de la « science »...

Bien sûr, par **tous** les philosophes ; mais quelques-uns qui décidèrent de moucher la grosse dame, de lui flanquer une fessée, et de lui payer une sucette pour qu'elle aille pleurnicher dans son coin. Et la grosse dame morale perdit ses kilos, dépérit, tomba malade, et alla rejoindre Dieu au royaume de la dénonciation des mythes, où l'on met en cage les fausses vérités, devant lesquelles passe le peuple trompé en leur criant des injures, et en leur crachant au visage. Ainsi en advint-il de Dieu après que NIETZSCHE l'eut mise en terre, ainsi la morale fera-t-elle bientôt la joie de notre pauvre peuple, qui, soit dit en passant, ne mérite pas que nous lui fassions une telle faveur. Tant pis, le cœur y est ! Qu'on ne le rende jamais !... (4)

Choquer le scientifique est aisé, ainsi que le bourgeois ; puisqu'ils ont oublié tous deux en chemin cet ingrédient qui fausse toute logique, **l'esprit**, et qu'ils aiment les sornettes glaireuses ; ils ont le dégoût des sages pour l'ironie, et des grincements qui se font entendre autour de leurs oreilles. D'ailleurs comment reconnaître ces esclaves ? La morale est affaire d'homme de bon sens, d'honnête citoyen décoré, de curé passé au « mixer » du libéralisme, de l'homme de gauche habitué des pétitions et des défilés de protestation contre sa propre naïveté. Tous ces gens n'ont de cesse de pouvoir un jour lui retrousser les jupons et voir sa culotte, très sale à ce qu'il paraît...

Ce qui est Bien ou ce qui est Mal n'a de sens que pour celui qui reçoit les coups. Le Bien et le Mal sont des valeurs qui ne **valent pas**. La conscience des valeurs est la fleur active de la vie ; c'est du moins ce que nous enseignent les philosophes ratés. Elle s'attache à la chose, et s'inscrit sur l'instant ; on peut soigner les malades, nourrir les malheureux, comme on peut hâter les guerres ou boire du pétrole à pleins dollars. L'importance « morale » pour la conscience est de savoir quelle couleur ont les malades, et qui, du juif ou de l'anarchiste servira pour faire du savon de sa graisse et enfumer les champs alentour. La noble morale se fait dans cette démarche, qui, elle seule, est peut-être universelle. Nos scientifiques le savent, et ils ne disent rien. **Aimer la vie n'est qu'aimer son plaisir**. La morale croit au plaisir de la vie que la mortalité nous accorde, comme la charnière absurde de cette progression mathématique de la race humaine sur un globe qui s'agite seul, dans l'immensité des temps. La morale fait bien piètre figure lorsqu'elle plane comme un nuage, à quelques degrés du sol, dans cette éternité-vie du système tout entier, et du mystère des étoiles. Le Bien et le Mal ont des acharnements sur notre vie cloîtrée, réduite à la simple réalité, à notre drôle de perception que nous prenons pour argent comptant, et que nous appelons nos sens. Ils ne nous trompent pas bien sûr, la relativité n'existe que dans l'âme des fous, et l'âme elle-même n'existe que dans les livres de ces fous et dans les églises, quelques heures par semaine, parce que le reste du temps il faut bien vivre, et que ce n'est tout de même pas la prière qui nourrit son citoyen. Cette perception ou cette pensée qui est

(4) Ce qu'on n'ose pas vous dire, c'est que la grosse dame morale s'assit un jour sur son trône (les bases métaphysiques), et que celui-ci s'écroula. La dame morale se retrouva les quatre fers en l'air. Voilà pour-quoi on dit que la morale ne repose sur rien, si ce n'est sur son cul !

rapidement connaissance, ne se calque plus sur l'objet pensé mais sur le sujet pensant et pensé à la fois. L'objet, lui, ne nous fournit que des jugements contingents et non nécessaires ; les catégories sont dans l'être et non dans la chose externe qui faisait croire à ARISTOTE que la science est inexplicable puisqu'elle ne contient en elle-même aucune certitude, et que le temps est assimilé à l'Être pensant. Notre connaissance réside en fait dans notre pouvoir de régler l'objet sur les formes **a priori** de notre sensibilité et de notre entendement (KANT). (5)

Depuis longtemps, et avec acharnement, on s'évertue à justifier ou à combattre la Morale absolue du Bien et du Mal. Combattre le cloisonnement est une figure courbe dont les lignes reviennent toutes à un point de départ appelé **vide primitif** (voir mon article « **Anarchie, philosophie, pensée révolutionnaire** », « **La Rue** » N° 5). Pour qu'une Morale soit, il faudrait que l'universel appartienne à la conscience. Or le jeu n'en vaut pas la chandelle, puisque le cheminement de la pensée peut se faire **comme si** ou **comme ça**. Les philosophes ne jouent que lorsqu'ils sont certains de gagner, que lorsque leurs cartes sont truquées à leur avantage. Et ils gagnent toujours l'immortalité, même s'ils ne sont que de piètres guignols de la fleurette philosophique et écrivainonne.

« Qu'il s'agisse de la responsabilité morale ou du droit, de la famille, de la vie politique ou de la personne, les auteurs veulent libérer le lecteur des concepts reçus aveuglément.

Ils absorbent les plus graves problèmes de l'heure avec une claire franchise et une objectivité parfaite... Heureux les jeunes qui peuvent être philosophes sans cesser de vivre la vie de leur temps ».

Louis RAGEY (Avant-propos du « Nouveau Traité philosophie » pour classes de mathématiques).

Ainsi, dans l'élémentaire manuel pour adolescents et adolescentes ignares (on le croirait car ce livre confond aisément clarté et imbécillité !) qui est le plus couramment répandu dans les lycées et collèges de France, on peut longuement se pencher sur les « méditations » de tel SAINT-ANSELME, tel SAINT-THOMAS, tel DESCARTES (qui tient à lui seul le cinquième du livre. Rabelaisien, décidément...), LOCKE, CONDILLAC, Stuart MILL, DILTHEY, RIBOT, POINCARÉ (!), RAUH, qui sont (DESCARTES mis à part) d'honnêtes écrivains n'ayant strictement aucun intérêt en ce qui concerne la réflexion philosophique pure. Leur pensée est pourtant fructueuse, il faut croire ; c'est-à-dire qu'elle est dans la ligne idéologique, dans la norme conformiste, qu'elle est « raisonnable » à la peau de la bourgeoisie, comme la révolte nous colle au ventre. Cette idéologie bourgeoise n'est pas un mythe ; ce serait trop aisé. Nous ferions tous de la « bonne » philosophie, cohérente et respectable. L'idéologie bourgeoise est présente dans chaque texte, dans

(5) Pour plus de détails lire ARISTOTE (« **Éthique à Nicomache** », « **La Politique** »), et KANT (« **Critique de la raison pure** ») qui vous expliqueront ça mieux que moi puisque c'est leur boulot...

chaque concept, dans chaque articulation du raisonnement : c'est le triomphe du libéralisme, la gloire du moyen terme philosophique, en toute objectivité, bien sûr. L'objectivité est une invention de faux pédagogues pour se donner bonne conscience ; l'objectivité c'est de cacher ce qui n'est pas « pensable », c'est de couper dans Rabelais les passages les plus turbulents (de remplacer par exemple le « je bande » du manuscrit, par un « je ressens quelque chose d'agréable » !) c'est d'enseigner la pensée métaphysique sur toute la lignée judéo-chrétienne, et d'offrir, seulement, en pâture « à l'opinion de chacun » ces fougueux philosophes matérialistes-athées qui ont juré la « **décadence** » de notre civilisation. L'objectivité, c'est une invention de maître d'école laïque pour curés repentis. L'objectivité c'est du beurre rance qu'on prend pour du miel. C'est aussi du boudin pour intellectuel bon enfant et scientifique diplômé.

D'autres philosophes, dont on peut contester la justesse, aussi bien des idées que de leurs démarches, mais qui ont apporté à l'édifice philosophique, donc à l'édifice de la vie, leurs briques et un peu de ciment, sont au contraire laissés en marge comme des chiens galeux. On réserve à HERACLITE qui est le pôle de départ de **toutes** les philosophies contemporaines (6) douze malheureuses lignes choisies évidemment parmi les plus insignifiantes. Et si PLATON est gratifié de dix-sept chapitres

(6) Des phrases telles « Les contraires s'accordent, la discorde crée la plus belle harmonie : le Devenir tout entier est une lutte » ; « Ils (les hommes) ne comprennent pas comment les contraires se fondent en unité », tirés du seul texte qui nous soit connu de lui et intitulé « **Les Fragments** », ne sont pas sans rappeler quelque chose que PLATON et que HEGEL après lui appelèrent la **dialectique**, qui semble pour **notre** philosophie très moderniste, qualifiée « marxiste », l'axe central de l'acheminement de la pensée, à supposer qu'elle existât, en dehors de tout cheminement purement mécanique du matérialisme gras et grossier. Puisque nous sommes sur le seuil du domaine philosophique héraclitéen, et puisque je tente présomptueusement de montrer qu'il est, tout comme NIETZSCHE d'ailleurs, l'inspirateur de nos anti-valeurs révolutionnaires, et ce, bien avant le président MAO, je me bornerai à citer ces quelques phrases que nos poètes surréalistes aimeraient sûrement graver en lettres d'or au-dessus de leurs cheminées :

- « Le soleil, large comme un pied d'homme ».
- « La foudre pilote l'univers ».
- « Le feu, progressant, jugera et emportera tout ».
- « Les hommes, dans leur sommeil, travaillent farternellement au devenir du monde ».
- « Le soleil n'outrépassera pas ses bornes ».
- « Approche ambiguë ! »

Cette phrase nietzschéenne aussi : « Un seul homme en vaut pour moi dix mille, s'il a le plus de noblesse ».

Et enfin, cette magnifique citation qui peut à elle seule résumer tout un monde : « A l'origine, le monde le plus beau est un tas d'ordures répandu au hasard ».

complets, SCHOPENHAUER se voit réserver une demi-page de livre, NIETZSCHE une page et demie, ainsi que FREUD, une page pour HEIDEGGER, peut-être le plus grand philosophe contemporain, et une page à CAMUS contre six à SARTRE bien sûr. Il n'est bien entendu pas dans ma volonté de réhabiliter le SCHOPENHAUER politique qui se glorifiait en 1848 d'avoir aidé les soldats à tirer sur ce qu'il appelait « la canaille souveraine ». Il s'agit simplement de lui donner son exacte place dans le carrefour qui mena aux philosophies modernistes, rien de plus.

« Les intermédiaires falsifient presque involontairement la nourriture qu'ils transmettent ; de plus, en récompense de leur méditation, ils demandent trop pour eux, de l'intérêt, de l'admiration, du temps, de l'argent et autre chose, dont on prive par conséquent les esprits originaux et producteurs... On peut certainement chercher une des raisons de la misère des conditions intellectuelles dans le nombre exagéré des professeurs : c'est à cause d'eux que l'on apprend si peu et si mal. »

NIETZSCHE (« le Voyageur et son Ombre » aph. 282).

Ainsi l'immortalité gagne-t-elle les rives sèches de la philosophie. On apprend les phénomènes réflexes de la pensée, on forge à l'esprit une rigueur conformiste et absolue, et quand le maître vous dit « Morale », vous devez sortir votre « **Abrégé de la morale kantienne** » (en vente dans toutes les bonnes librairies) en disant avec ce signe scout qui signifie aussi « si de GAULLE est parti c'est POMPIDOU qui commande » : « Toujours prêts, Maître ! ». Au genre, la cravate en coin et la jupe retroussée, vous serez un bon philosophe ; vous connaîtrez les idées forces de l'éternelle philosophie : la Morale c'est KANT ; la caverne c'est PLATON ; la dialectique c'est HEGEL ; le nazisme c'est NIETZSCHE ; la France c'est DESCARTES ; Port-Royal c'est PASCAL ; et le progrès c'est MARX. Par contre, vous ne saurez rien, ou très peu de CAMUS car, c'est bien connu, c'est un sale bolchevick, au service d'on ne sait quel complot ourdi contre la Raison et l'Ordre moral, qui a profité de la détresse d'après-guerre pour nous refiler la nausée de l'absurde et nous faire retomber la pierre de SISYPHE sur les pieds. Cette remise en cause de « découpage » philosophique ainsi opérée ne peut se faire si elle n'est complétée par une remise en cause idéologique qui lui est corollaire. Le concept philosophique universitaire, en lui-même, n'a aucun sens, si on ne lui ajoute pas un contenu : c'est-à-dire qu'il se peut faire qu'une philosophie universitaire soit « mauvaise », même pratiquée à l'aide d'auteurs » de gauche », tels HEGEL, MARX, ou, bien sûr, SARTRE. Le contenu s'imprègne sur la forme et inversement.

« Deux races d'hommes : l'un tue une seule fois et paie de sa vie ; l'autre justifie des milliers de crimes et accepte de se noyer d'honneurs »

Albert CAMUS.

Voilà bien de la crotte là-dedans, livrée à des porcs qui aiment à s'y vautrer. Idées forces généreuses, les grandes valeurs de la liberté, de

la volonté, de la conscience, du devenir, de la vertu, de la justice, de la charité, du droit, de la famille, de la nation, de la vérité, sont malaxées à grands coups de naïveté consommée et de délicatesse. Voilà encore nos scientifiques de la philosophie. Il n'est pas nécessaire de courir la renommée pour être un philosophe de la vie et de la mort. Les grands noms de la philosophie contemporaine, d'ailleurs, lorsqu'ils ont cessé de faire la girouette avec l'histoire, et de brosseur leur fauteuil d'académicien qui a l'incontestable mérite d'avoir vu bien d'autres paires de fesses, ou encore lorsqu'ils pensent que le progressisme clignote dans la salle de rédaction des « **Temps modernes** », montrent qu'ils n'ont que de petits prénoms. Nos philosophes regardent les autres mourir, et s'indignent ensuite parce qu'ils sont « de gauche ». D'autres philosophes, les plus maudits, ont attisé les crématoires, certains ont mis les juifs au four ; d'autres, les premiers, ont regardé faire et ensuite ont crié au scandale et pleurniché sur la « démocratie bafouée ». Nos attiseurs étaient fusillés ; les seconds se vendaient bien et gagnaient leur renommée.

« Vous serez insultés parce que l'insulte est une façon de communiquer. En insultant, nous devenons naturels. Nous avons prise sur vous. Nous renversons l'obstacle qui nous sépare. Nous renversons le mur. Nous allons vers vous. Mais avant cela, vous serez encore insultés. »

Peter HANDKE (« Outrage au public »)

Aujourd'hui tous les philosophes sont « de gauche ». Leur tâche n'en est que plus lourde, car ils ont en face d'eux des militaires et des politiciens qui, eux, n'ont guère l'habitude de pratiquer la philosophie : tous les bons combattants combattus nous le disent : « Pour tuer un homme, il ne faut plus penser ; pour en tuer plusieurs, il faut attendre ; et pour penser à tuer, il faut n'avoir jamais pensé ».

« Qu'importe les victimes, si le geste est beau ».

Laurent TAILHADE.

Nous nous disions bien, quand même, que la Morale avait son mot à dire dans tout cela. Car en fin de compte c'est toujours de la vie et de la mort qu'il s'agit. C'est de la respiration saccadée de ceux qui tuent, du rôle lent de ceux qui meurent, et de la candeur de ceux qui rêvent qu'il s'agit d'un accident de parcours, et que bientôt, il en sera fini de toutes ces larves héroïques qui au Vietnam, au Tchad, au Nigéria, en Tchecoslovaquie, le long du fleuve Amour, en Amérique latine, sur le canal de Suez, en Palestine, dans les ghettos noirs des Etats-Unis, en Grèce et en Espagne, s'ingénient à défendre les valeurs de leur civilisation, qu'elles reposent sur les bases du capitalisme impérialiste ou du marxisme. Des deux côtés, la guerre est « juste », pour conserver ce bien moral qui s'appelle l'ordre et que la vertu ignarde n'a pas le don d'embellir. La Morale dit, par la voix du Christ (qui inventa le calendrier à roues convexes et surgénérateur hydraulique !) : « Tu ne tueras point ». Et elle ajoute : « Si tu tués, je te tuerais à mon tour ». Voilà une belle Morale qui a tout et rien à voir avec la philosophie. Lorsque KANT

dit (je résume, je résume, rassurez-vous...) que pour savoir si tel acte est « moral » il faut « l'universaliser » et considérer s'il n'implique pas « contradiction » en lui-même, le droit du plus fort serait de l'acte « moral » par excellence, puisqu'il peut en tout état de cause être la règle générale de la survie et ne pas impliquer qu'il se nie. Cette morale de la conservation de l'espèce, dont les fins sanglantes sont de toute évidence, à la manière dont Hans JOST considérait en tant que chef de file des « poètes » du III^e Reich, poètes qui ne manquaient ni d'humour ni de sens putréfié, « l'homme (qui) n'est que viande et sang », cette Morale donc, semble fondée sur le principe kantien rabougri : **Je te tue parce que c'est la règle et que je suis le plus fort. Et j'offrirai ton âme à Dieu et ton corps au Diable !** C'est bien ce que KANT appelait la « Volonté bonne », que DESCARTES, bien avant, qualifiait de « vertu de générosité », et SPINOZA la « connaissance du Tout intellectuel dépassant la Raison ». (7) C'est peut-être à une certaine conception grecque qu'il faudrait revenir, dans l'intuition du Cosmos en accord avec son harmonie, où la communion se fait dans un tout qui est le Destin dépassant la simple acceptation d'un ordre immobile. Hé ! Voilà qui semble bien **révolutionnaire** en effet, bien... **anarchiste** : dépasser la simple acceptation d'un ordre immobile !

Mais nos philosophes, malgré les lunettes de SARTRE, ont la vue basse. Dans les caves de St-Germain-des-Prés, comme dans toutes les autres caves, mis à part le bon vin, on ne trouve jamais que des pommes de terre en train de germer. La philosophie de nos « penseurs » se dessine à la « mords-moi le doigt », balançant entre le cher désir de faire de la « raison pure », et de coller à la réalité concrète afin d'être de bons progressistes quand une bise légère souffle des terres perdues de ce globe. Ils sont mélangés dans leurs cercles. Clos, ébouriffés, salutaires, le langage des idéalistes à la boutonnière et le bâton de Maréchal sur les pentes enneigées de la pensée. Qu'ils finissent à la N.R.F. ou à l'Académie Goncourt, les feuilletes pour écoles progressistes sont toujours à leur portée. **La contradiction qui ne se dépasse pas, n'est qu'un chou-fleur !**

On peut craindre que ces hommes de peine, ces bêtes à penser, n'osent relier la pratique de leur théorie, leur travail d'écrivains et d'intellectuels, en quelque sorte, et la pratique de leur réalité, c'est-à-dire le rôle qu'ils jouent dans le système de rapports du capitalisme. **La théorie n'est pas ici la chienne pauvre de cette pratique militante.** Elle est simplement dégagée de la réalité, même si elle en part, dans une sorte de mouvement progressif, et retrouve une pratique inchangée, alors qu'elle s'est considérablement transformée au regard de sa propre subjectivité. L'arme consciente de la théorie est inséparable du véritable désir de bouleversement radical dans un rapport de cause à effet, c'est-à-dire de contenu réel.

« Celui qui doit créer détruit toujours »

NIETZSCHE (à Zarathoustra »)

(7) J'ai trouvé préférable d'écrire Raison avec un « R » majuscule, afin de ne pas la confondre avec la raison-cause. Mais vous savez, je n'en pense pas moins...

Dans notre volonté d'intellectuels libidineux, nous espérons mettre à jour une imagination qui donnerait au pouvoir une conscience universelle et quasi religieuse. « L'imagination au pouvoir » était encore un légume avarié à la sauce des névroses gauchistes. Comment pourrait-elle espérer vivre cette imagination, quand on sait que le pouvoir la tue ? Comment pourrait-elle espérer avaler ce pouvoir, en faire son bien et gouverner à sa guise une meute de pratiquants politiques néo-religieux ? L'imagination libérée, c'est la mort de la raison-bâton de gendarme et la fin du pourquoi de cette imagination. La création, qui est l'achèvement total de toute révolte, non déréglée qui oscillerait de la destruction de soi à l'anéantissement « définitif », la création est le fruit essentiel de cette mort existentielle de la raison. L'analyse des phénomènes est nécessairement une démarche formelle, une logique d'articulation, une manière frustrée et indésente de constater ce que l'on sent, mieux, qu'on ne peut l'appréhender dans la démarche de la conscience révélée. Ce qui est neuf, c'est ce refus radical des valeurs de la raison, des valeurs de l'objectif et du Bien, de l'« explicable » (!), de l'« anaysable » (!!) du « certain » (!!!), qui nous ont été offerts pour assimiler un monde tout entier, et livré en pâture aux maniaques du croc-en-jambe, et à la gueule baveuse des « intouchables ». Ces valeurs ne sont pas de la société antique, féodale, capitaliste ; elles seront de la société socialiste qui se prépare et qui sera un échec certain pour le Devenir humain. Ces valeurs sont celles d'une science, ce sont les dogmes de la toute-puissance divine qu'ils soient du Patron ou de son fils, le Christ crucifié la tête en bas, de l'infiniment Bon et Parfait, de la Grandeur, de la Charité, et du Bien, ce sont les valeurs d'un monde qui erre depuis plusieurs milliers d'années sur les rives de la souffrance et de l'insomnie. Bâtir le socialisme, avec ces égarements-là est une gageure insensée. Libertaire, il ne le serait que de nom, à moins qu'on y mette en prison ceux qui l'aimeraient plus beau et plus tragique. C'est croire qu'en donnant « les usines à ceux qui produisent » et « la terre à ceux qui la travaillent », comme ça, tout d'un coup, miraculeusement, dans une espèce de Fatima socialiste, et parce qu'il le faut, tous les hommes de bonne volonté, ces monstres globuleux, traîne-savates de l'érotisme, vont se réunir puis, main dans la main, et tout en ordre dans le slip, vont œuvrer à l'édification d'une terre socialiste indestructible et parfaite. Hélas, je tiens en trop haute estime le socialisme, le vrai, politique, économique, éthique, psychologique aussi pour ne pas craindre qu'on en fasse une caricature balourde, où régneraient l'esprit de caste, la phobie de l'organisation, la paresse de la structure (tout structuralisme qui se veut libertaire est dépassé de lui-même. Il se conduit seul au marxisme !), la mollesse écrasante de « vérités » défroquées héritées de notre bas-monde. Oui, il faut et il faudra « essayer le socialisme » chaque fois qu'il sera possible, et à l'échelle la plus grande, quitte à retomber dans les erreurs autoritaristes qui sont trop ancrées en nous pour que nous puissions nous en débarasser par notre seule « honnêteté » : seulement, ces erreurs, si elles ne sont pas reconnues et combattues, nous mèneront au même chemin que celles d'hier, qui s'appellent Cronstadt, U.R.S.S., Budapest, Prague, ou bien Espagne libertaire. C'est qu'on veut nous servir une sorte de paradis préfabriqué et étiqueté à la norme MARX ou BAKOUNINE, où l'homme n'aura pas à choisir sa propre réalisation, mais seuls la mort, le suicide, l'oisiveté, la calomnie, le mensonge, l'exploitation, la jalousie, et

croira que la vie est un bien en elle, et que la maladie n'est qu'illusion. A supposer qu'elle le soit, l'illusion, elle, n'en est pas une. L'illusion des maux du vieux monde est la réalité de l'illusion : comme quoi quelque chose est enfin vrai.

BAKOUNINE, dans « Dieu et l'État » (8), constate à l'homme ces deux nécessités premières, à savoir « la faculté de penser et le besoin de se révolter » ; ces deux nécessités étant d'essence identique et d'existence corollaire il va de soi, BAKOUNINE signifie, sans le noter : **je pense donc je me révolte** ; et CAMUS ajoutera plus tard dans « L'Homme révolté » : « Je me révolte donc je suis ». La détermination ainsi faite d'un homme doué de pensée (de part sa fonction même), cette « chose » si mal connue qui lui permet pour s'accomplir de se révolter, n'est pas une idée neuve. L'« Antigone » de SOPHOCLE en est un clair exemple, malgré les tourbillons « psychanalytiques » qui n'ont pas manqué de l'accompagner voilà quelque temps comme d'ailleurs nombre de tragédies grecques dont « Oedipe » est la plus en vogue, et pour cause. ANTI-GIGONE dépasse de loin SOCRATE dans son accomplissement. Elle représente une sorte de permanence humaine face au Mal et à la Vie, face au commandement du pouvoir élu.

*« Telle est mon infortune :
je suis encore et ne suis plus parmi les hommes ;
séparée à la fois des vivants et des morts. »*

Peut-être peut-on saisir ici, une fois n'est pas coutume, une certaine grandeur de l'humain. Mais cela ne suffit guère, et BAKOUNINE ne s'est pas arrêté à cette spéculation sur la nature et la qualité de l'être, et a proposé des débouchés autrement importants et irréversibles pour le mouvement libertaire en général. Mais les critiques sociales et politiques entreprises par BAKOUNINE ne sauraient être sensibles sans ce présupposé de l'esprit humain qui chemine dans un premier temps de la pensée à la révolte, puis de la révolte à la révolution comme l'idée maintenant répandue dans les milieux de l'extrême gauche socialiste et révolutionnaire. Ce cheminement est affaire de temps, donc de mouvement. Et dans les consciences individuelles des générations, et dans celles collectives des peuples, et des groupes humains, le travail est en marche. Il corrobore, dépassant le niais « Je pense donc je suis » cartésien, et ouvre la voie à la révolte de CAMUS, révolte tout inspirée par la Pensée de Midi, que le Zénith éclaire, traduite par ce raisonnement : « Je me révolte, donc je suis » achevé dans « je me révolte, donc nous sommes ».

CAMUS semble être l'étape universelle de cette démarche de la

(8) Je me sers de BAKOUNINE comme d'un autre, et n'en suis nullement un incondtionnel. J'y prends ce que j'y trouve à mon pied, et je rejette ce qui est trop étroit. Je conseille néanmoins de lire assidûment « Dieu et l'État », qui est un excellent ouvrage, tant dans son contenu que dans sa forme.

pensée à l'être et à la révolte. Il n'en est pas moins le philosophe singulier nié par tous les maîtres diplômés, et considéré uniquement comme « un homme de théâtre quelque peu remarquable » et « un romancier doué d'un certain talent ». Pour CAMUS, aussi, c'est affaire de temps. Il renaîtra soudain neuf et libéré des vieilles reliques polissonnes qui font profession d'enseignement, et qui tirent leur substance de derrière les rayons poussiéreux des Presses universitaires de France, installés comme il se doit dans la proche banlieue de la Sorbonne.

CAMUS a déjà raison dans la pensée du monde en mouvement. Son doute est trop clairvoyant et son mépris des écoles et des sectes trop sincère et généreux pour qu'il reste enfoui. Il ressortira des cavernes de l'être, il remontera le sentier de la pensée et débouchera un jour sur un monde en plein bouleversement, comme chez lui, retrouvant ses phantasmes, pur visionnaire de l'histoire de l'homme et des sociétés, unique destructeur des valeurs de la charité et du mythe, et militant acharné du véritable socialisme où l'homme n'aurait pas besoin de sacrifier sa conscience pour laisser parler sa musculature, et n'être pour l'« Etat du peuple » qu'une machine à produire. Il a eu le tort de mourir trop tôt et n'a pas eu le temps de finir de moucher les militaires de la pensée moderniste, ceux qui pétitionnent et philosophent dans les bars enfumés de la rive gauche, avec l'accent cubain parce que c'est très prisé par les demoiselles en pantalon « San Francisco » dont la lenteur d'esprit n'a d'égal que la rapidité qu'elles ont d'écartier les cuisses sur le canapé de la N.R.F. quand Monsieur SARTRE ou un autre roquet du genre cherche un arbre pour s'adonner à la mixion, acte existentialiste par essence, si je puis m'exprimer ainsi.

CAMUS est accessible et repoussant à la fois. Accessible pour la vérité des siècles à venir qui ne viendront jamais, et repoussant pour les raisons modernes qui marqueront le triomphe de l'esprit cartésien. La plume de CAMUS est l'autel de cet Esprit que la Raison ne connaît pas ; il écrit avec des couleurs étranges des mots terribles, où le rouge du sang détruit les destinées humaines après avoir aidé les battements de leur cœur.

« La rose est sans pourquoi, fleurit parce qu'elle fleurit, N'a souci d'elle-même, ne désire être vue. »
Angelus SILESIUS (« Le Pèlerin chérubinique. Description sensible des quatre choses dernières »)

On dit, et je l'admets avec grâce, que **pour qu'une vérité soit vraie**, il faut qu'elle soit universellement ressentie. Ainsi la vie est-elle la vérité première de l'être et de la chose même, qui s'inscrit sur le temps. Ce temps est sa nécessaire condition d'existence sans laquelle elle ne pourrait nous être révélée. La métaphysique n'est pas chose commune : les problèmes sont des inventions. Mon chat n'a pas de problèmes métaphysiques et jamais encore il ne m'a demandé une permission pour se rendre à l'office du dimanche matin, ou pour consulter les « **Evangelies** », pas plus que n'en ont ma table et ma chaise ou ma machine à écrire. La vérité est **quand je vis, quand j'aime**, et que le monde est l'apocalypse du visage humain (étymologiquement, **apocalypse** signifie **révélation** !), que

nul Bien est bien, ou que nul Mal est mal. Tout se dévore, et la valeur « en soi » de la chose n'est que par son reflet et sa clarté. **Tout ce qui ne se reflète pas dans les yeux de ta femme, tout cela est inutile, vain et écœurant pour ta jouissance.**

Depuis FREUD, et que la Morale soit « à droite » ou « à gauche », que le péché soit judaïque ou chrétien, le principe de réalité s'oppose toujours au principe de plaisir. Et, en quelque sorte, il n'y a pas à sortir de là. Tout ce qui s'oppose au principe de plaisir est non moral et doit être combattu comme tel. La civilisation est celle du réel : elle joue la touche de l'anti-plaisir réglée sur le métronome des préjugés politiques, religieux, sociaux et philosophiques ; elle joue l'aération de la survie.

Voilà bien des digressions qui n'ont pas le privilège de rester dans le secret. Je ne m'accorde aucun besoin moral, et surtout pas celui de faire partie de la majorité silencieuse de la philosophie, silencieuse parce qu'elle n'a rien à dire en comptant ses sous et ses lecteurs. En compliquant les philosophes nous ont simplifié le choix : **il s'agit d'être pour ou contre la liberté !** et il n'y a pas d'autre issue possible. Et un jour, nous trouverons les moyens de l'assurer à tous et à chacun, non pas la liberté ratinée des démocraties libérales, mais celle du « **tout est permis puisque Dieu est mort !** ».

Parler en termes de concept, d'analyse, de signifiant... est agréable, comme peuvent l'être une partie de tennis et un bon western. Cela fait corps avec les catégories qui sont en nous, mais cela n'est que la réalité pure et simple. Les vérités ne s'y trouvent pas ; elles ne sont dans aucun livre, aucune revue, aucune idéologie. Elles sont simplement dans la vie, sans origine ni fin, mais secouée de cataclysmes majestueux qui peut être un jour nous changeront en « autre chose » que biologiquement et idéalement nous ne pouvons imaginer. **L'homme est toujours fait pour être dépassé.** Ses valeurs le suivront, au demeurant plus gigantesques : la transvaluation est un fleuve indomptable qui balayera les vieilles choses jaunies de la Morale du Bien et du Mal, de la pitié et de la multitude, sans souci du bonjour et du bonsoir !

« Pourquoi craignons-nous et haïssons-nous la possibilité d'un retour à la barbarie ? Serait-ce peut-être parce que la barbarie rendrait les hommes plus malheureux qu'ils ne sont ? Hélas, non ! Les barbares de tous les temps avaient plus de bonheur : ne nous y trompons pas... Voulons-nous que l'humanité finisse dans le feu et dans la lumière, ou bien dans le sable ? »

NIETZSCHE (« Aurore » aph. 429)

La transvaluation commence par ces mots que les actes couronnent : **aime et jouis !** Alors, il sera possible de comprendre et d'espérer une fin tragique...

QU'EST LE PIRE QUAND TOUT BRULE ? DANS LES TENEBRES, CHERCHER UNE LAMPE...

Note : François CHATELET vient de publier chez Grasset un honnête petit livre intitulé « La Philosophie des professeurs », où il s'attache, partant des faits universitaires de l'enseignement, à dénoncer les pratiques de l'académisme philosophique représenté par la philosophie scolaire et universitaire (P.S.U.) ! CHATELET entreprend une critique vigoureuse de la forme et du contenu philosophiques dispensés depuis plusieurs décades, montrant leur rôle idéologique de classe. Et lorsqu'on a assisté au cours du professeur CHATELET, on peut se demander si cette critique ne peut lui être retournée. Il n'en reste pas moins que le livre est à lire, ne serait-ce que pour la mise au point définitive qu'il donne sur certaines confusions philosophiques admises comme vérités éternelles dans les classes de lycées et dans les cours de faculté.

A. M.-M.

Vient de paraître :

LE TAMBOUR DE BIEL

de **BERNARD CLAVEL**

Editions Robert Laffont

PRIX : 18 F

DU MEME AUTEUR

Les fruits de l'hiver (prix Goncourt)	24 F
La maison des autres	24 F
Le cœur des vivants	20 F